

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 101 (1956)
Heft: 7

Artikel: Raisons de douter
Autor: Borel, Denis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342749>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Raisons de douter

On se préoccupe beaucoup d'accroître de façon sensible l'efficacité de notre armée et l'on envisage, à cet effet, de donner à nos troupes une meilleure organisation et des armes plus efficaces.

L'amélioration matérielle de notre armée est certes très nécessaire. Elle pourrait toutefois se révéler illusoire si on ne faisait en même temps un grand effort pour rendre nos troupes valeureuses et leur en donner l'apparence.

On objectera peut-être que la remise de meilleures armes à des troupes mieux organisées créera un climat de confiance tel que la valeur humaine de notre armée atteindra automatiquement le niveau nécessaire. Il est permis d'en douter et raisonnable de ne pas attribuer la tenue négligée de beaucoup de nos soldats de 1956 à un manque de confiance dans leurs armes.

On sera peut-être tenté de dire aussi que si, en temps de paix, nos militaires peuvent paraître débraillés et nonchalants, ils sauraient bien se sacrifier à l'heure du danger. — Voilà qui reste à prouver et peut ne pas convaincre un étranger.

Pourtant, ce qui devrait nous préoccuper, c'est l'impression faite par notre armée sur l'étranger. Il s'agit de paraître fort et valeureux pour dissuader ceux qui songeraient à nous attaquer.

Dans cet effort indispensable, il convient de se rappeler que l'étranger voit rarement nos troupes sur les places de tir et dans les terrains d'exercice : il se fait une opinion au vu des isolés et des troupes qu'il rencontre dans les localités, sur les grandes routes, dans les gares. Beaucoup d'aspects certainement flatteurs de nos institutions militaires échappent donc à l'œil critique de l'étranger malgré les visites des attachés militaires et des informateurs officiels.

Il s'agit donc de se demander ce que peut voir l'étranger passant en touriste et s'appliquer constamment à ce qu'il n'en puisse recueillir que des impressions favorables.

L'étranger voit une profusion d'ouvrages fortifiés, des troupes en nombre imposant, des tireurs civils partout : voilà qui peut lui laisser un souvenir flatteur. Que pense-t-il en revanche de nos militaires en congé, des isolés restés dans les cantonnements, des colonnes de véhicules à moteur ? On peut craindre le pire, car trop souvent le débraillé et le laisser-aller s'évalent sans paraître réprimés. D'ailleurs, quand un officier suisse rentre d'un voyage à l'étranger, il est douloureusement frappé par l'aspect de nos militaires en comparaison de ce qu'il a vu dans tout autre pays civilisé.

On peut certes trouver des excuses à certaines apparitions peu reluisantes : à l'étranger on ne voit que des jeunes soldats encasernés alors qu'en Suisse on rencontre surtout des « réservistes » logés dans des conditions qui ne facilitent pas l'élégance vestimentaire ou encore des soldats quittant la vie civile et des détachements de chauffeurs qu'aucun capitaine n'a encore pu reprendre en mains. Ces excuses n'ont toutefois aucune valeur d'exportation : l'étranger juge tout militaire selon son apparence, sans indulgence, et un adversaire éventuel ne nous opposera pas sa garde nationale mais des formations aguerries, que nos troupes devront égaler dès la première heure.

On pourrait, semble-t-il, apporter quelques améliorations matérielles à la tenue de nos hommes, bien que l'on ait déjà fait des efforts méritoires pour satisfaire l'opinion publique. Il faudrait d'abord utiliser à nouveau le drap d'antan, car le nouveau, que l'on a voulu plus léger, a surtout le grand défaut de se friper très vite. Le repassage des pantalons pendant le service devrait être organisé et exécuté aux frais de la caisse de service. La troupe devrait être munie de sacs à habits préservant mieux les tenues de la poussière ou des éclaboussures que les sacs en usage actuellement. Pour mettre fin aux excentricités déplorables dans le domaine des chaussettes et des souliers, on souhaiterait que la seconde paire de chaussures

remise gratuitement ait l'aspect des souliers de quartier que les recrues d'avant 1945 devaient acheter. On pourrait les faire porter en sortie comme dans l'armée britannique et recommander le port des vêtements civils pendant les congés. Les officiers devraient toujours porter une tenue de troupe, sauf en sortie, et il serait nécessaire d'échanger vareuse et pantalons assez souvent et gratuitement. Cela aurait l'avantage de débarrasser l'armée des silhouettes affligeantes parce que vêtues d'uniformes rapiécés et mal adaptés à l'embonpoint du moment.

A côté de ces améliorations matérielles, et même à leur défaut, il faut s'appliquer à améliorer l'esprit de nos soldats et leur sens de la tenue. Il convient à cet effet que les officiers inspectent mieux leurs hommes et ne craignent plus de remettre à l'ordre les mauvais éléments. On voit trop de soldats qui négligent de porter la baïonnette, arborent des escarpins de joueurs de mandoline, se promènent nu-tête. Trop rares sont les soldats qui paraissent désireux de soigner leur apparence. Si l'on rencontre peu de soldats vraiment ivres, il en est beaucoup que l'alcool rend désagréablement exubérants. Ces hommes licenciés se laissent parfois aller à traîner mousqueton ou sac par terre et à jeter leur bagage mal paqueté dans un coin.

Les officiers énergiques obtiennent le salut, car nos hommes ne résistent pas à un regard impératif, ils exploitent simplement la faiblesse de ceux qui redoutent les conflits de volonté. Trop d'officiers rendent mal le salut, poussant parfois l'incorrection jusqu'à laisser une main dans la poche ou la cigarette aux lèvres.

Si des entorses à la tenue réglementaire dues à un besoin de coquetterie sont pardonnables... et presque trop rares, il n'en est pas de même pour celles qui dénotent de la négligence : on voit trop d'officiers qui ne portent pas les insignes de grade au manteau (6 ans après l'expiration du délai de tolérance !), qui omettent de faire repeindre leur casque, recoudre leur sabretache ou reclouter leurs souliers et dont l'apparence est minable

parce qu'ils n'arriment pas correctement leur buffletterie.

Un premier pas consisterait donc à exiger des officiers beaucoup plus de tenue de façon générale. Ensuite, il faudrait qu'on les pousse à mieux contrôler leur troupe, à mieux s'imposer et que, dans ce domaine, les capitaines se sentent peut-être mieux soutenus, car les ordres du jour diffusés par nos chefs supérieurs en fin de service laissent souvent croire que tout va pour le mieux dans notre armée... et, par contre-coup, que le capitaine n'est qu'un chicaneur.

Ces mesures de caractère général ne suffiront cependant pas : de plus en plus s'impose le besoin d'une police militaire prompte à sévir. Cette institution n'a pas paru antidémocratique aux U.S.A. ; elle ne devrait pas, semble-t-il, choquer davantage nos compatriotes.

A côté des permissionnaires et des officiers, il faut examiner l'aspect des détachements et des isolés qui circulent dans nos villes et nos villages pendant les heures de service. Il s'agit là souvent de formations occasionnelles, parfois non armées, qui se rendent à l'arsenal, au cinéma, au culte ; rarement, un officier les commande parce que, par une aberration navrante beaucoup de capitaines et de lieutenants croient cela indigne d'eux et s'accommodent d'un cortège informe trottinant, les mains dans les poches, derrière un timide sergent. — Voilà ce qu'on offre au regard des étrangers et l'on s'imagine qu'ils vont nous respecter !

Combien voit-on de sentinelles couvertes de brins de paille et aussi combien d'unités vautrées avec armes et casques devant la « grande salle » des auberges, sous prétexte de nettoyage du local avant le départ au travail ? Et pourtant, il est certain qu'un officier du jour sérieux aurait pu, sans chicaner la troupe, donner un aspect ordonné à l'attente de l'unité.

Les colonnes de véhicules quittant les parcs automobiles de l'armée — le jour de la réception — roulent fréquemment si serrées qu'elles sont une entrave à la circulation. Coincés entre les camions, les étrangers ont tout le temps de voir

combien les chauffeurs sont vêtus de façon disparate (salopettes trop petites, martingales pendantes, capotes fripées pour être restées roulées depuis le dernier service, écharpes voyantes à défaut des foulards gris-verts qu'on touchera plus tard seulement). Nos détachements de chauffeurs pourraient faire meilleure figure si leurs officiers mettaient leur point d'honneur, non pas à quitter le plus tôt possible la place de réception, mais à ne point partir avant que chacun ait une allure correcte. On aimerait aussi que les P.A.A. remettent un plus grand choix de salopettes, afin que chacun en trouve à sa taille, et, surtout, que l'on confectionne des salopettes gris-vert.

Lors de la mobilisation, il semble que les commandants soient parfois trop pressés de gagner les cantonnements de C.R. et ne se soucient pas suffisamment de rouler en tête d'une colonne dont l'aspect ordonné témoigne du coup d'œil d'un vrai patron.

En manœuvres, des formations stationnent serrées sur nos routes nationales, couvrant parfois leurs véhicules d'inscriptions de carnaval et témoignant sans discrétion ni élégance de leur manque de sommeil, cependant que trop d'officiers « oublient » de se raser et de décrotter leurs chaussures, négligeant ainsi les petits gestes qui expriment la volonté de lutte contre l'adversité et sont susceptibles de sauver une troupe de la désagrégation.

Nous nous vantons volontiers des manifestations hors service où se rencontrent en effet un nombre impressionnant de partisans de l'effort bénévole. Ces épreuves sportives n'ont toutefois de valeur que si les concurrents se comportent avant tout en bons soldats. Or, on ne peut s'empêcher de penser parfois que l'on a plutôt tendance à tolérer une discipline approximative en récompense du volontariat.

Voilà donc bien des raisons de douter de l'efficacité de notre armée aux yeux de l'étranger. Il est nécessaire de les signaler pour qu'on puisse remonter le courant. Une amélioration est possible, moyennant un petit effort, mais l'effort de

tous, partout ! Alors seulement nous pourrons, sans arrière-pensée, être fiers de nos tirs combinés, de nos programmes d'instruction ingénieux, de notre système fortifié et de toutes les autres choses dont la valeur mérite d'être proclamée.

Major DENIS BOREL

Le chef dans l'œuvre d'Antoine de Saint-Exupéry

Un chef, c'est celui qui nous attire, au lieu d'acheter comme un octroi de faveurs, l'acceptation de notre aide.

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

31 juillet 1944, sur l'aérodrome d'Alghero, en Sardaigne. Il est 1330 h. Le commandant de Saint-Exupéry, parti à 0830 h. en mission de reconnaissance sur la région Grenoble-Annecy, à bord de son Lightning P 38, n'est pas rentré. Il n'avait que six heures d'essence. L'espoir s'amenuise, puis, dès 14 h. 30, disparaît.

Avec lui s'efface l'une des figures les plus pures des lettres françaises, un des types d'hommes les plus accomplis qu'aient produits les temps modernes. Au travers d'une œuvre consacrée pour sa plus grande part aux thèmes essentiels de la construction intérieure de l'Homme, Antoine de Saint-Exupéry a crié son angoisse devant les solutions apportées par l'époque aux grands problèmes de l'Etre. Tous les partis cherchaient à se l'approprier. Aucun ne le put jamais, et tous alors le rejetèrent. Traité de fasciste par les uns qu'outrageait la splendide figure de chef du Rivière de *Vol de Nuit*, accusé de communisme par les autres qui ne pouvaient admettre